

Marian Skrzypek

## **Les discussions autour de la “République des Guaranis” dans les Lumières françaises**

L'établissement par les jésuites, et surtout par les jésuites espagnols, d'un système de bourgades nommées réductions ou *doctrines* entre 1610 et 1768 au Paraguay qui s'étendait à l'époque aux confins du Brésil, du Pérou et d'Uruguay, fut un événement qui ébranla la conscience des Européens "éclairés". Paradoxalement, cette république, cet état, ou cette monarchie (tous ces termes ne correspondent pas exactement aux réductions espagnoles du Paraguay) qui paraissaient servir la gloire des jésuites contribua – par un concours malheureux de circonstances – à leur expulsion du Portugal (1759), de la France (1762), de l'Espagne (1767) et de ses possessions en Amérique Latine (1768) ce qui désorganisa les réductions paraguayennes.

Il faut noter ici que les réductions jésuites au Paraguay réalisèrent en même temps l'œuvre de la colonisation douce confiée aux jésuites par le roi d'Espagne Philippe III en 1609, et en même temps l'œuvre de la christianisation des Guaranis, le peuple indien le plus nombreux en Amérique Latine. On voulait que les Guaranis "ad ecclesiam et vitam civilem essent reducti". Quand on parle de la république des Guaranis, il faut d'abord se rendre compte que les *doctrines* n'étaient pas autonomes. Elles dépendaient de la Couronne d'Espagne par l'intermédiaire du gouverneur. Elles dépendaient aussi de l'Église espagnole, celle-ci agissant par l'intermédiaire des évêques de Buenos Aires et d'Asunción. Elles dépendaient enfin du provincial jésuite de la région et ne constituaient pas une fédération administrée par un corps collectif provenant des élections.

En ce qui concerne l'ordre politique des *doctrines*, il est aussi plein d'équivoques. Le paternalisme ecclésiastique s'y accompagne d'une sorte de démocratie contrôlée. Chaque réduction reste sous la tutelle des deux jésuites qui proposent leur candidat pour la fonction du *corregidor* élu par les Indiens. Cependant – selon certains auteurs – ils ont le

droit de véto. En fin de compte, le républicanisme et la démocratie dans les établissements des jésuites chez les Guaranis sont assez limités.

Mais c'est un fait indiscutable que les missionnaires jésuites ont su garantir à leurs convertis la liberté et les moyens de vivre. Les réductions des Guaranis furent basées sur la propriété commune et la distribution des choses nécessaires pour vivre que les Indiens avaient eux-mêmes produites. Cela explique la longue durée de la république jésuite des Guaranis qui s'étend de 1610 jusqu'à 1768, quand les missionnaires furent expulsés du Paraguay.

Les attitudes des philosophes des Lumières envers les réductions des Guaranis furent bien divergentes. Les philosophes furent, cependant unanimes dans l'appréciation positive du caractère anti-colonial et anti-esclavagiste des établissements des missionnaires au Paraguay. C'est surtout le cas du représentant des Lumières chrétiennes en Italie, Lodovico Antonio Muratori (1672-1750), auteur de la première monographie du problème, intitulée *Il cristianesimo felice nelle missioni dei padri della Compagnia di Gesù nel Paraguai* (1743), dont la seconde partie, publiée en 1749, ne contient que la documentation concernant ce problème. L'ouvrage de Muratori est basé sur la correspondance du jésuite italien Gaetano Cattaneo et sur l'ouvrage du jésuite espagnol Juan Patricio Fernández *Relación historial de las Misiones de los Indios* (1726), mais l'essentiel est ce qu'il dit lui-même dans sa description détaillée de la grande entreprise politique, sociale et religieuse des jésuites au Paraguay.

En tant que représentant de la philosophie sociale et politique chrétienne, Muratori postule de fonder tout état sur les principes de la justice, de la paix, de la charité et de la vertu. Et c'est précisément dans la république des Guaranis qu'il a vu la réalisation pratique de ces principes. Mais qui plus est, l'attitude des jésuites envers les peuples archaïques de l'Amérique Latine lui semble être la répétition du processus de christianisation des païens de l'antiquité classique. Muratori insiste notamment sur la manière pacifique utilisée par les anciens législateurs qui réussirent à apprivoiser les hommes dispersés et féroces pour en former des êtres sociables. Il cite à cette occasion Cicéron et Horace. Ce dernier, dans son *Art poétique*, célébra Orphée en tant que celui qui, à l'aide de la musique, tira les hommes des forêts et les civilisa. Après avoir loué Cicéron et Horace, Muratori dit: "Tous ces éloges conviennent parfaitement aux premiers missionnaires du Para-

guay; ils peuvent bien partager la gloire des anciens législateurs: car ils suivirent leur méthode avec un succès égal au leur. Les Indiens sauvages n'étaient pas même des hommes, et l'on voulait en faire des chrétiens."<sup>1</sup> Les *regidores* chez les Guaranis semblent donc, selon Muratori, remplir la fonction des censeurs chez les Romains et des *nomophylakes* chez les Grecs. L'éloge des anciens civilisateurs constitue en fin de compte, chez Muratori, l'apologie de la colonisation pacifique n'utilisant d'autres arguments que la persuasion.

Muratori attribue au christianisme le rôle particulièrement important de ce changement des hommes sauvages et cruels en hommes doux, traitables, sensibles à l'amitié. Il les compare aux premiers chrétiens des temps évangéliques. "On remarque aujourd'hui – dit-il – dans ceux qui professent le christianisme, cette belle simplicité que l'Évangile nous représente comme la compagne fidèle de l'innocence."<sup>2</sup> Muratori voit le modèle d'une société chrétienne, égalitaire et communautaire dans les *Actes des Apôtres* qu'il n'omet pas de citer, en pensant certainement aux premières agapes. "Les néophytes – dit-il – vivent entre eux comme de bons frères, et l'on pourrait bien leur appliquer ce que l'Écriture dit des premiers chrétiens: Tous ceux qui croient en Jésus-Christ n'avaient qu'un cœur et qu'une âme."<sup>3</sup> Le christianisme social, égalitaire et communautaire semble être pour Muratori la solution définitive du mal qui règne dans les sociétés civilisées. "On voit – dit-il – du premier coup d'œil tous les avantages qui reviennent aux néophytes de cette communauté des biens. Les Indiens sont pauvres et ne manquent cependant de rien. Ils conservent entre eux une égalité parfaite qui est le plus ferme appui de l'union et de la tranquillité publique".<sup>4</sup>

L'organisation sociale des Guaranis semble à Muratori beaucoup plus avantageuse que le système européen fondé sur la distinction entre

---

<sup>1</sup> *Relation des missions du Paraguay*, traduite de M. Muratori, Paris 1757, p. 82. Voir aussi le texte original *Il cristianesimo felice nelle missioni dei padri della Compagnia di Gesù nel Paraguai*. Descritto da Ludovico Antonio Muratori, Bibliotecario Serenis. Sig. Duca di Modena. In Venezia 1743, p. 42.

<sup>2</sup> *Relation des missions du Paraguay*, traduite de M. Muratori, p. 94.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 116. Muratori se réfère au passage suivant des *Actes des Apôtres*: "La multitude de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait que ses biens lui appartenaien en propre, mais tout était commun entre eux" (IV, 32).

<sup>4</sup> *Relation des missions du Paraguay*, traduite de M. Muratori, p. 200.

les nobles et les roturiers, les pauvres et les riches, les maîtres et les serviteurs. Il juge ces distinctions odieuses, car par elles une partie du genre humain devient pour l'autre "un objet d'éternel ou de mépris ou d'envie".<sup>5</sup>

Cependant Muratori ne tend pas à nier la distinction entre gouvernants et gouvernés, car il considère les Indiens incapables de se gouverner eux-mêmes. L'éducation qu'il observe dans les réductions, ayant pour but d'assurer leur capacité à lire, à écrire, à compter et à chanter pendant les cérémonies religieuses, le satisfait pleinement. Il ne pense pas à la formation d'une élite politique autochtone et condamne les Indiens à une éternelle enfance. Il est d'avis que les jésuites "doivent se regarder comme des pères de famille, chargés d'un grand nombre d'enfants qui n'ont point encore assez de raison pour se conduire eux-mêmes et pour savoir ce qui leur convient".<sup>6</sup> C'est ainsi que Muratori pardonne aux jésuites qui s'arrogent le droit de partager la journée de telle manière que leurs 'enfants' soient occupés aux travaux et aux prières à l'église, car tout cela doit causer leur bonheur.

On distingue une attitude analogue envers la conduite des jésuites au Paraguay dans l'*Esprit des lois* de Montesquieu. Celui-ci les défend contre l'accusation de l'abus du pouvoir et constate que c'est une belle chose que le gouvernement des hommes pour leur bonheur. Selon Montesquieu, les jésuites associèrent l'idée de la religion avec celle de l'humanité pour guérir la plaie du genre humain causée par les *conquistadors*. Dans un bref chapitre, Montesquieu saisit tous les avantages des missions jésuites chez les Guaranis, et notamment il dit qu'ils les ont civilisés et rendus industriels. Ils ont établi la communauté des biens à la manière de la République de Platon; ils ont rendu les réductions inaccessibles aux hommes venus de l'extérieur pour préserver les bonnes mœurs; ils ont supprimé le commerce et l'argent à l'intérieur des réductions et par conséquent ils ont éliminé le luxe. Ils ont confié le commerce extérieur à un fonctionnaire d'État et c'est ainsi que le commerce n'a pas gâté la constitution et la constitution n'a pas privé la société des avantages du commerce.<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>7</sup> Montesquieu, *L'Esprit des lois*, Genève 1749, livre IV, chap. VI., pp. 34-35.

Beaucoup plus nuancée est l'attitude de Voltaire envers les établissements des jésuites au Paraguay qui lui paraissent le "triomphe de l'humanité" et semblent "expier les cruautés des premiers conquérants".<sup>8</sup> Cependant, les comparaisons que Voltaire fait entre l'attitude des jésuites et des quakers envers les Indiens démontrent la supériorité des 'trembleurs' du point de vue moral. Ceux-ci facilitèrent la vie des Indiens de l'Amérique septentrionale par le commerce, "sans attenter à leur liberté". Par contre, les jésuites les civilisèrent pour leur ôter la liberté et pour les gouverner "comme en Europe on gouverne le couvent".<sup>9</sup>

Une autre comparaison est aussi peu avantageuse pour les jésuites. C'est la comparaison avec l'ancien gouvernement de Lacédémone, où tout était commun comme dans les réductions du Paraguay. Or, selon Voltaire, l'"essence d'un Spartiate était l'obéissance aux lois de Lycurgue et l'essence d'un Paraguayen a été jusqu'ici l'obéissance aux lois des jésuites; tout se ressemble à cela près que les Paraguayens n'ont point d'esclaves pour ensemercer leurs terres et pour couper leurs bois comme les Spartiates; ils sont les esclaves des jésuites".<sup>10</sup> Ceux-ci, par contre, sont leurs fondateurs, législateurs, pontifes et souverains.

Voltaire résume son point de vue sur les jésuites et les Paraguayens dans la brève remarque de *Candide*: "Los Padres y ont tout, et les peuples rien; c'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice".<sup>11</sup>

De même que Voltaire, de Jaucourt, l'auteur de l'article *Paraguay* dans l'*Encyclopédie*, commence par louer les missionnaires jésuites et finit par formuler ses réserves. "Rien – dit-il – ne fait plus d'honneur à leurs missions que d'avoir vaincu, dans ce pays-là, la férocité des sauvages sans d'autres armes que la douceur".<sup>12</sup> Selon l'auteur de cet article, les jésuites se sont ensuite servis de cette douceur pour inspirer aux Indiens la soumission et le désintéressement des choses matérielles, et ils en abusent. Ils les ont aussi persuadés qu'ils étaient "incapables de se gouverner eux-mêmes, en sorte qu'ils ont besoin d'être toujours en

---

<sup>8</sup> Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Paris 1962, p. 289.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 291.

<sup>11</sup> Voltaire, *Candide*, chap. XIV.

<sup>12</sup> L. de Jaucourt, *Paraguay*, dans: *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Neufchâtel 1765, t. XI, p. 900.

tutelle”.<sup>13</sup> C’est pourquoi ils leur font choisir des corregidores qui remplissaient leurs volontés.

L’article *Jésuite* dans l’*Encyclopédie* écrit par Diderot est d’une autre envergure. Il fait l’écho des révoltes qui suivirent le partage du territoire des Guaranis entre l’Espagne et le Portugal en 1750. Puisque une partie des jésuites s’était jointe à leurs “enfants” révoltés contre les deux rois chrétiens, on les accusa de désobéissance envers le pouvoir civil. Et c’est précisément ce fait qui inquiète Diderot craignant la théocratie des jésuites tout récemment expulsés de France. Il s’indigne donc qu’ “en 1755, les jésuites du Paraguay conduisent en bataille rangée les habitants de ce pays contre leurs légitimes souverains”,<sup>14</sup> pour passer à une réflexion d’ordre plus général. Or, le cas des jésuites du Paraguay lui semble confirmer cette vérité que dans l’histoire se croisent deux tendances contradictoires: la désacralisation des institutions religieuses et la sacralisation des institutions civiles et nationales.

La république des Guaranis fut, cependant, hautement appréciée par les utopistes français tels que Mably et Linguet. Mably dans ses *Doutes proposés aux philosophes économistes sur l’ordre naturel et essentiel des sociétés politiques* (1768) émet des réserves sur la propriété privée en tant que base de cet ordre. Il donna deux exemples d’états florissant avec la propriété commune – celui de Sparte et celui des jésuites au Paraguay. Mably regrette seulement que les jésuites n’aient pas enseigné aux Indiens à se gouverner eux-mêmes et à devenir les maîtres de leur république. “Qui n’aurait pas voulu – conclut-il – vivre dans cette société platonienne et qui parmi ses citoyens se serait senti privé du droit de disposer de sa personne à cause de cela qu’il ne possède son patrimoine qui serait sa propriété?”<sup>15</sup>

Le caractère utopique de la société des Guaranis éveilla aussi l’intérêt d’un autre adversaire des économistes, de Linguet. Le fragment de son *Histoire impartiale des jésuites* consacré aux réductions du Paraguay est un texte enthousiaste envers l’initiative des pères espagnols. Il insiste d’abord sur leur dévouement à la cause juste, car ils n’avaient pas usurpé

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 901.

<sup>14</sup> D. Diderot, *Jésuite*. Nous utilisons la réimpression de cet article en appendice à d’Alembert, *Sur la destruction des jésuites en France*, Paris 1869, p. 184.

<sup>15</sup> G. Bonnot de Mably, *Doutes proposés aux philosophes économistes sur l’ordre essentiel des sociétés politiques*, La Haye, Paris.

le Paraguay, mais l'avaient "défriché". Après les exploits des conquistadors, les jésuites "étaient entre les mains des Indiens comme des otages qui répondaient de la conduite des Espagnols".<sup>16</sup> Linguet explique le succès des jésuites par le fait qu'ils ont compris pour la première fois que les Indiens étaient des hommes doux "à qui l'on avait fait une malheureuse nécessité de ne plus l'être", car leur vengeance venait de la crainte "plus que de l'acharnement". Ils ont aperçu leur goût pour la musique et ils s'en servirent dans les missions parmi eux. Loin de les croire un peuple foncièrement athée, ils ont aperçu chez eux un instinct religieux et ils en profitèrent pour les initier au christianisme. Ils ont commencé, fort prudemment, par l'enseignement de la morale et non pas des mystères. Ils leur ont promis d'abord le bonheur terrestre et ensuite le salut posthume, car ils ont compris que les Indiens "ne demandaient que l'exemption de l'esclavage" et le reste "ne les touchait pas". Ils ont aperçu, enfin, le peu d'intérêt des Guaranis pour la propriété tellement typique des peuples anciens et "ils fondaient au Paraguay un empire admirable. Ils réalisaient ce que Platon et tant d'autres rêveurs politiques ont à peine osé imaginer".<sup>17</sup> Ils ont introduit la communauté des biens, l'obligation du travail pour tout le monde et le partage des produits proportionnellement aux besoins des membres de chaque réduction.

Les communautés des Guaranis semblent correspondre aux idées utopiques de Linguet. C'est ainsi qu'il admire l'état de médiocrité qui règne parmi les Guaranis que les jésuites ont placé à mi-chemin entre la nature et la civilisation, entre le luxe et la misère, entre la science et l'ignorance, entre le libertinage et l'ascèse. Linguet s'étend longuement sur les mesures introduites par les missionnaires pour conserver la chasteté, la fidélité conjugale et une certaine austérité des mœurs chez les Indiens. Il approuve la vigilance des pasteurs prévenant les occasions qui auraient pu faciliter les péchés charnels. Il admire l'institution des maisons spéciales pour les veuves et les femmes dont les maris seraient obligés de quitter pour un certain temps la réduction. Il glorifie la vie laborieuse et occupée qui serait un antidote contre les tentations accompagnant l'oisiveté.

---

<sup>16</sup> S.-N.-H. Linguet, *Histoire impartiale des jésuites depuis leur établissement jusqu'à leur première expulsion*, s.l., 1768, t. 2, p. 243.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 232.

En tant qu'apologiste de la médiocrité heureuse, Linguet constate: "Assurément s'il y a jamais un peuple heureux sur la terre il ne faut le chercher qu'au Paraguay".<sup>18</sup> Son principal souci c'est le maintien du calme inaltérable accompagné des plaisirs innocents que la nature approuve. L'utopie 'fixiste' inventée par les jésuites et fondée sur la communauté des biens constitue pour Linguet un argument important contre la société dynamique des physiocrates fondée sur la propriété privée.

A vrai dire, Linguet se demande si la simplicité des occupations des Guaranis (travailler la terre, faire des enfants, respecter leur curé) "pouvait suffire à remplir le cœur humain", mais il préfère l'état plus proche de la nature que de la civilisation.

En se demandant si les Guaranis étaient heureux dans leurs réductions, d'Alembert donne une réponse un peu différente de celle de Linguet. Il tend à identifier la mentalité des Indiens à celle du peuple en Europe, ou du peuple en général dont le bonheur consiste dans la satisfaction des besoins matériels. "Le peuple – dit-il – ne connaît qu'une seule chose, les besoins de la nature et la nécessité de les satisfaire; dès qu'il est par sa situation à l'abri de la misère et de la souffrance, il est content et heureux; la liberté est un bien qui n'est pas fait pour lui, dont il ignore l'avantage, et qu'il ne possède guère que pour en abuser à son propre préjudice; c'est un enfant qui tombe et se brise dès qu'on le laisse marcher seul, et qui ne se relève que pour battre sa gouvernante; il faut bien le nourrir, l'occuper sans l'écraser et le conduire sans lui laisser trop voir ses chaînes, voilà, dit-on, ce que les jésuites font au Paraguay, voilà probablement ce qu'ils auraient fait partout ailleurs, si on avait voulu le permettre."<sup>19</sup> D'Alembert formule donc le vœu que "tant d'autres contrées barbares où les peuples sont opprimés et malheureux, eussent eu, ainsi que le Paraguay, des jésuites pour apôtres et pour maîtres".<sup>20</sup>

Mais cet éloge des jésuites au Paraguay ne concerne pas les jésuites en Europe, où d'Alembert leur assigne un rôle pernicieux et c'est à la démonstration de cette thèse qu'il consacre son opuscule *Sur la destruction des jésuites en France* (1765). Sa logique de la solution du

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 257.

<sup>19</sup> D'Alembert, *Sur la destruction des jésuites en France*, Paris 1869, p. 37.

<sup>20</sup> *Ibid.*



problème des jésuites est la suivante: si cet ordre peut faire du bien dans un pays lointain, il faut l'y reléguer en entier pour le bien des pays européens, où il fait du mal.

Le problème du bonheur des Guaranis administrés par les jésuites trouve un nouveau développement dans les écrits de Diderot. Or on sait que ce philosophe fut profondément impressionné par la lecture du *Voyage autour du monde* de Bougainville. Par conséquent, il composa le *Supplément au voyage de Bougainville* et de nombreux fragments ajoutés à l'*Histoire des deux Indes* de Raynal. En ce qui concerne notre sujet, il serait intéressant de montrer comment Diderot a transformé et approfondi le thème typique de l'œuvre de Raynal. Or, il a retourné à sa source première, à Bougainville. Celui-ci, après avoir rendu hommage aux jésuites qui avaient civilisé les Guaranis par les seules armes spirituelles se met à glorifier les avantages de leur nouvelle situation sociale. Il admire "ce peuple heureux" qui ne connaît ni rang ni condition et par conséquent ni richesse ni indigence. Et pourtant quand il se met à décrire une journée quotidienne des Guaranis remplie tour à tour, par le travail et la prière, et quand il remarque que les femmes, soit au champs, soit à l'Église, soit aux jeux du dimanche, sont toujours séparées des hommes et que tout le monde est surveillé sans cesse par quelques vieilles et quelques vieillards, il en conclut que leur vie devait être en somme bien triste. Les Indiens étaient "assujettis à une uniformité de travail et de repos cruellement ennuyeuse. Cet ennui, qu'avec raison on dit mortel, suffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quittaient la vie sans la regretter et mouraient sans avoir vécu".<sup>21</sup> Bougainville ne s'étonne donc pas que quand l'armée du roi se mit à disperser les réductions, le peuple des Guaranis, "administrés comme un couvent, témoigne le plus grand désir de forcer la clôture".<sup>22</sup>

C'est ce thème que Diderot reprend et développe dans ses additions à l'*Histoire des deux Indes* de Raynal. Mais les descriptions de Bougainville y tournent en une critique virulente. "Les Guaranis – écrit Diderot – étaient des espèces de moines, et il n'y a pas peut-être un moine qui n'ait quelquefois détesté son habit. Les devoirs étaient tyranniques. Aucune faute n'échappait aux châtiments. L'ordre com-

---

<sup>21</sup> L. A. de Bougainville, *Voyage autour du monde*, Neufchâtel 1772, p. 129.

<sup>22</sup> *Ibid.*

mandait au milieu des plaisirs. Le Guarani, inspecté jusque dans ses amusements, ne pouvait se livrer à une sorte d'excès. Le tumulte et la licence étaient bannis de ses tristes fêtes. Les mœurs étaient trop austères. L'égalité à laquelle ils étaient réduits et dont il leur était impossible de se tirer, éloignait entre eux toute sorte d'émulation. Un Guarani n'avait aucun motif de surpasser un Guarani."<sup>23</sup>

Le fait le plus important dans les fragments de Diderot est la réhabilitation anthropologique de la subjectivité d'un Guarani ou, d'une manière plus générale, d'un homme vivant au stade précoce de la civilisation considéré comme un homme de la nature. Contrairement à d'Alembert, Diderot reconnaît à cet Indien le droit à la liberté, même si c'est une "liberté sauvage". Par ailleurs il réclame pour lui non seulement la liberté politique, mais aussi la liberté de manifester son humanité, sa personnalité. Conformément à son anthropologie philosophique, Diderot croit que chaque homme, qu'il soit un homme civilisé ou un homme de la nature, est un individu sentant, pensant et passionné, car l'"homme sans passion n'existe ni dans le fonds d'un bois, ni dans la société, ou dans la cellule"<sup>24</sup> Les besoins de cet homme ne sont pas uniquement matériels et intéressés. C'est ainsi qu'un Guarani ne peut être heureux d'avoir ce qui lui suffit, car il voudrait avoir encore de quoi donner. C'est enfin un être qui voudrait aimer et être aimé, donner sa préférence à une autre personne et être préféré par elle. La 'liberté sauvage' tellement enchaînée par les bons et vertueux missionnaires jésuites, chez les Guaranis devrait s'exprimer dans tous ses instincts biologiques sans exclure la sexualité, tant combattue par les pères jésuites.

Il est intéressant de voir que dans le *Supplément au voyage de Bougainville* écrit en 1772, Diderot reprend un extrait de l'article *Jésuite* rédigé en 1762 où il signale le danger de la théocratie jésuite; il donne, ensuite une information sur l'expulsion des pères du Paraguay, mais ce fait n'adoucit pas son jugement très sévère sur cet ordre. Il dit notamment que "ces cruels Spartiates en jaquette noire en usaient avec leurs esclaves Indiens, comme les Lacédémoniens avec les Ilotes; ils les

---

<sup>23</sup> G.-Th. Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Genève 1780, t. 2, p. 288.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 289.

avaient condamnés à un travail assidu; s'abreuyaient de leurs sueurs; ne leur avaient laissé aucun droit de propriété; les tenaient sous l'abrutissement de la superstition; en exigeaient une vénération profonde; marchaient au milieu d'eux, un fouet à la main, et en frappaient indistinctement tout âge et tout sexe".<sup>25</sup>

Ce ton très hostile envers les missionnaires du Paraguay s'exlique en partie par le fait que la suite du *Supplément* est consacré à la société utopique des Tahitiens organisée sur des principes diamétralement opposés à ceux de la république des Guaranis. Diderot dresse donc son utopie contre une autre.

Chez les Tahitiens la propriété commune, s'étendant sur la communauté des femmes, n'introduit pas une caste des "pères" qui gouvernent leurs "enfants" indociles et incultes. Tahiti est le règne de la liberté où on est guidé par le "pur instinct de la nature". Le travail ne sert qu'à satisfaire les besoins élémentaires. "Si tu nous persuades – dit un Tahitien – de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler, quand jouirons-nous? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos."<sup>26</sup> Le repos et la jouissance de la vie constituent donc des valeurs essentielles. Le plaisir sexuel tant suspect et s'associant au péché chez les Guaranis n'est pas condamné chez les Tahitiens. Il est tout à fait naturel, car c'est la nature même qui est indécente.

Mais la question principale du *Supplément au voyage de Bougainville* se réduit à celle-ci: "Faut-il civiliser l'homme, ou l'abandonner à son instinct?" La réponse de Diderot est toute simple: "Le voulez-vous heureux et libre? ne vous mêlez pas de ses affaires."<sup>27</sup> C'est ainsi que Diderot s'oppose à toute sorte de colonialisme – aussi bien au colonialisme agressif des conquistadors qu'au colonialisme paternaliste et plus humain des pères jésuites.

Cependant l'utopie de Diderot resta dans la sphère de la théorie et l'utopie des jésuites fut une réalité vécue pendant plus de 160 ans. La république des Guaranis résistait presque dès sa naissance aux attentats

---

<sup>25</sup> D. Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, dans: *Pensées philosophiques, Lettre sur les aveugles, Supplément au voyage de Bougainville*. Paris 1972, p. 145.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 184.

des aventuriers coloniaux portugais nommés *paulistes*. Les rivalités entre les colonialismes portugais et espagnol qui causèrent en 1750 la cession de la plus grande partie du territoire des réductions au Portugal, furent la cause directe de la fin de la République des Guaranis et de l'expulsion des jésuites du Paraguay.

On reproche souvent aux jésuites espagnols de n'avoir pas formé une confédération des réductions qui aurait pu résister aux forces coloniales, mais on oublie le fait que chaque effort visant à créer un état indépendant par les missionnaires ne contribuait qu'à multiplier les accusations de leurs adversaires leur reprochant des tendances théocratiques. La crise de l'ordre des jésuites en Europe et leur controverse avec les monarques fut aussi une cause non négligeable, et peut être principale de la chute des réductions paraguayennes. Mais ce problème exigerait une étude à part qui dépasserait notre sujet.

Il faut donc nous contenter de cette constatation que les philosophes des Lumières – en grande partie adversaires des jésuites – ont reconnu d'une manière presque unanime: l'effort des jésuites visant à civiliser les peuples de l'Amérique Latine par la voie douce et humaine, et à terrasser le colonialisme par la voie militaire. Certains philosophes catholiques, comme Muratori, ont encore vu dans les réductions du Paraguay une autre chose non moins importante, le début du christianisme social qui fera carrière au XIX<sup>e</sup> siècle.

Quoi qu'il en soit, la république des Guaranis a éveillé un grand intérêt pour l'ordre même des jésuites et lui a attiré une grande vague de sympathie de la part des philosophes des Lumières à l'époque la plus critique de l'histoire de cet ordre. Quand on parle donc de l'hostilité des philosophes envers les jésuites au XVIII<sup>e</sup> siècle, il faut préciser que cette hostilité ne fut que relative, et cela grâce à la République des Guaranis.

## Bibliographie

- Bougainville, Louis-Antoine de (1772): *Voyage autour du monde, par la frégate du roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile en 1766, 1767, 1768 et 1769*, Neufchâtel.
- D'Alembert (1869): *Sur la destruction des jésuites en France*, Paris: Bibliothèque Nationale.
- Diderot, Denis (1869): "Jésuite", dans d'Alembert: *Sur la destruction des jésuites en France*, Paris: Bibliothèque Nationale, pp. 175-190.
- (1972): *Supplément au voyage de Bougainville*, dans: *Pensées philosophiques, Lettre sur les aveugles, Supplément au voyage de Bougainville*, Paris.
- Jaucourt, Louis de (1765): "Paraguay", dans: *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Neufchâtel, t. XI, pp. 900-901.
- Linguet, Simon-Nicolas-Henri (1768): *Histoire impartiale des jésuites depuis leur établissement jusqu'à leur première expulsion*, s.l.
- Mably, Gabriel Bonnot de (1749): *Doutès proposés aux philosophes économistes sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, La Haye/Paris.
- Montesquieu, Charles de (1749): *L'Esprit des lois*, Genève, Livre IV, chap. VI, pp. 34-35.
- Muratori, Lodovico Antonio (1743): *Il cristianesimo felice nelle missioni dei padri della Compagnia di Gesù nel Paraguai*, Venezia.
- (1754): *Histoire des missions du Paraguai*, Paris.
- Raynal, Guillaume-Thomas (1780): *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Genève, t. 2, pp. 288-289.
- Voltaire (1962): *Essai sur les mœurs et sur l'esprit des nations*, Paris: Éditions sociales.
- (1989): *Candide*, Warszawa: Państwowe Wydawnictwo Naukowe, chap. XIV.